

## Le pays mosan, laboratoire hagiographique impérial ?\*

Philippe GEORGE

Dans les années 80, à Aix-en Provence, une réflexion de l'archéologue Michel Fixot avait attiré notre attention de jeune chercheur sur la richesse de l'hagiographie mosane, bien supérieure à d'autres régions. À force de baigner constamment dans un sirop de grande qualité, on en oublie le goût ! Évidemment, depuis lors, les remarquables inventaires entrepris sous la direction de Guy Philippart sont venus apporter toute la précision utile sur les sources hagiographiques. Le thème proposé pour ce colloque n'est pas pour nous déplaire, avec, pour cadre, une principauté épiscopale comme celle de Liège, au cœur du pays mosan<sup>1</sup>. Il nous a permis de risquer une belle expression comme hypothèse de travail et comme titre de cet article. Nous avons déjà esquissé l'hypothèse d'un bornage sacré du diocèse de Tongres-Maastricht-Liège par des dépôts de reliques : l'envoi, en 825, du corps de saint Hubert à Andage en Ardenne nous paraissait être un des signes les plus forts<sup>2</sup>. Y voir une stratégie épiscopale, délibérée et à long terme, paraît pourtant téméraire, malgré quelques exemples interpellants.

L'attachement du pays de Liège à l'Empire n'est plus à démontrer, avec quelques périodes et événements forts. Les *Annales* ont la formule laconique : « l'Empereur vint à Liège ». Faut-il croire, avec Jean-Louis Kupper<sup>3</sup>, que même déjà avant Charlemagne célébrer Pâques à Liège était entrée dans les habi-

\* C'est pour nous un plaisir de dédier cet article à Pierre Toubert, membre de l'Institut. Nos remerciements vont à Edina Bozoky pour son cordial accueil à Poitiers et à Nelly Maréchal pour son aide technique dans la mise au point de notre communication comme de notre article.  
<sup>1</sup> Par exemple, Ph. GEORGE & J.-L. KUPPER, « Hagiographie et politique autour de l'an mil : l'évêque de Liège Notger et l'abbaye de Stavelot-Malmedy », dans « *Scribere sanctorum gesta* ». Recueil d'études d'hagiographie médiévale offert à Guy Philippart, éd. Et. RENARD, M. TRIGALET, X. HERMAND & P. BERTRAND, Turnhout, Brepols, 2005, p. 441-450.

<sup>2</sup> Voir notre article « Reliques en pays mosan au Moyen Âge (iv<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles) », dans *Reliques et sainteté dans l'espace médiéval*, éd. J.-L. DEUFFIC, *Pectus*, 8-11 (2005), p. 339-353.

<sup>3</sup> J.-L. KUPPER dans le catalogue de l'exposition *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (x<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècle)*, Liège, 2000, p. 79, d'après J.-L. KUPPER, *Liège et l'Église impériale xi<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1981, p. 478-485.

tudes royales ? Toujours est-il que, sous le règne des empereurs Henri IV (1056-1106) et Henri V (1106-1125), la cité de saint Lambert devint un véritable « palais pascal », dans lequel le souverain germanique célébra volontiers la grande fête religieuse. En raison de ses obligations féodales, l'évêque de Liège hébergeait la cour au palais épiscopal<sup>4</sup> et les diètes impériales liégeoises furent émaillées d'événements forts aptes à renforcer une certaine conscience d'appartenance à l'Empire. En 1071, c'est à Liège qu'Henri IV ratifia l'inféodation du Hainaut à l'Église de Liège<sup>5</sup>. En 1106, c'est à Liège qu'eut lieu la soumission du comte de Flandre. En 1110, Henri V y épousa Mathilde, fille du roi d'Angleterre. En 1131 y eut lieu la rencontre du roi Lothair III et du pape Innocent II. Le grand cortège se déroula le 29 mars, date de la Laetare. Le pape, qui souhaitait y montrer sa légitimité et afficher sa souveraineté de la chrétienté, y déploya tout le faste et la magnificence de la fête liturgique comme à Rome : procession de chars et carrosses, présence de la noblesse germanique et de nombreux hauts ecclésiastiques. Arrivant par la chaussée surplombant la Meuse venant de Huy qui descendait la colline du Publémont, de la collégiale Saint-Martin à la cathédrale, le souverain pontife célébra la messe dans le grand temple de saint Lambert et y couronna le roi et la reine au milieu d'une foule en liesse. Le chroniqueur de Gembloux n'hésite pas à comparer le trajet à la voie triomphale de Rome allant au capitole<sup>6</sup>. Liège apparaît ici comme le point de convergence des itinéraires papal et impérial, une cité

<sup>4</sup> Les dîners princiers étaient pris en plein air, au milieu de la multitude dans l'espace arboré de la cour intérieure verdoyante et fleurie du palais de l'évêque : *in viridario episcopi*. (1057), *pomarium* (1071). Le *Triumphus sancti Remacli* (cf. *infra*) donne quelques indications sur la configuration du palais de Notger : la salle où Henri IV avait réuni son conseil était peut-être la salle d'audience habituelle de l'évêque, à l'étage ; le palais épiscopal contenait aussi un dortoir (*hospitium*) et des communs pour le personnel.

<sup>5</sup> Pour combattre Robert I<sup>er</sup> le Frison devenu comte de Flandre, Richilde, comtesse de Hainaut et son fils Baudouin II, cherchèrent appui auprès de l'évêque Théoduin. Elle transforma ses alleux en fiefs tenus de l'Église de Liège qui lui apporta de l'argent pour la soutenir dans sa lutte. Le 9 mai 1071, Henri IV ratifia la donation et donna la charge publique à l'Église de Liège ; Théoduin la concéda à Godefroid le Bossu, duc de Basse-Lotharingie, investi en premier lieu comme *magister militiae Lotharingiae* ; le duc l'inféoda à son tour à la comtesse. En 1076, à la mort de Godefroid sans héritier, Richilde et son fils étaient investis directement (Fr. L. GANSHOF, « Note sur le rattachement féodal du comté de Hainaut à l'Église de Liège », *Miscellanea J. Gessler*, 1948, p. 508-521).

<sup>6</sup> *Gregorius, sicut hyrcus caprarum in Daniele, qui pedibus terram non tangebatur, cum curribus et redibus ab ecclesia sancti Martini in publico monte, quasi Romae via triumphali, usque ad capitulum sancti Lamberti ascendit* : ANSELME DE GEMBOUX, *Continuatio*, éd. L. C. BETHMANN, MGH, SS, VI, Hanovre, 1844, p. 383, d'après le mémoire de licence en Histoire inédit consacré au sujet par A. HENNING à l'Université de Liège en 2004, qui explique les raisons du choix de Liège, préférée à Metz, Toul, Verdun et Cambrai. La scène fit l'objet dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle d'une très grande peinture murale dans la sacristie de la nouvelle cathédrale de Liège, celle qui succéda à Saint-Lambert. C'est dire la conscience historique de l'événement au sein du chapitre cathédral reconstitué après la Révolution.

prestigieuse, important pilier de l'Église impériale, qui ne soutenait ni l'antipape Anaclet ni l'antiroi Conrad de Staufén, et qui est proche des frontières.

Dans notre titre, l'adjectif hagiographique se veut *stricto sensu* et la question se résume en ces termes : avons-nous des textes hagiographiques qui nous permettent de constater une instrumentalisation des saints mosans comme puissants protecteurs sur l'espace d'une principauté épiscopale inféodée à l'Empire ? Passons en revue quelques textes.

#### *Le Triumphus sancti Remacli (vers 1071)*

Le 9 mai 1071, le Triomphe de saint Remacle à Liège fait partie des « journées qui comptent » pour l'histoire d'une ville<sup>7</sup>, même si l'impact de son actualité s'est quelque peu estompé dans la mémoire collective. Ce jour-là, la cour impériale est à Liège. Les jours suivants, dans une lettre à son collègue Imade de Paderborn, l'évêque de Liège Théoduin raconte les trois miracles survenus par l'intercession du saint. Saint Lambert a lui-aussi contribué au triomphe de Remacle. L'impact psychologique est très fort, la pression de la foule déterminante. Le vieil évêque est manifestement fortement impressionné.

Fondée vers 650 par saint Remacle, moine aquitain à l'idéal bénédictino-colombanien, l'abbaye de Stavelot-Malmedy est située en Ardenne septentrionale. Elle se compose de deux monastères distants de quelques kilomètres : Stavelot sur l'Amblève, qui relève du diocèse de Tongres-Maastricht-Liège, et Malmedy, sur la Warchenne, qui ressortit à l'archevêché de Cologne. L'histoire des deux monastères, unis sous la crosse d'un seul et même abbé, se caractérise par une lutte quasi incessante de suprématie ou d'autonomie de l'un envers l'autre. Les passions quelquefois vives entre les deux établissements furent quelque peu muselées sous deux abbatiats majeurs, celui de Poppon au XI<sup>e</sup> siècle et celui de Wibald au siècle suivant. Entre ces deux pôles une vraie guerre va se déclencher de 1065 à 1071.

La bulle du pape Léon IX du 3 septembre 1049 confirmait les possessions des monastères et réglait l'élection abbatiale ; elle renouvelait en fait la bulle de Grégoire V du 2 juin 996. Thierry y est pour la première fois mentionné comme abbé de Stavelot-Malmedy, après la mort de Poppon. Réunis à Stavelot, les moines des deux communautés éliraient librement leur nouvel abbé. Ceux

<sup>7</sup> *Triumphus sancti Remacli de Malmundariensi coenobio* (BHL 7140-7141), éd. W. WATTENBACH, MGH, SS, XI, 1854, p. 433-461. Th. VOGTHERR, « Der König und der Heilige. Heinrich IV., der heilige Remaklus und die Mönche des Doppelklosters Stablo-Malmedy », *Schriften des Historischen Kollegs*, t. XXV, Munich, 1990, y consacre un article, qu'il reconnaît lui-même général et incomplet, mais pour nous commode afin d'éviter de multiplier ci-dessous les références bibliographiques essentielles.

de Stavelot votant les premiers, on élitait de préférence un abbé issu de leurs rangs. La suprématie de Stavelot était donc clairement établie.

Le 11 février 1056, l'empereur Henri III désigna comme archevêque de Cologne un clerc d'origine souabe : Annon<sup>9</sup>. Annon était à la fois prince et évêque. Ces deux aspects s'intégraient parfaitement dans sa forte personnalité : il se révélait à la fois pieux ascète, encourageant les idées de réforme religieuse, – en 1183, on en fera un saint –, mais aussi subtil et redoutable politicien. Il renforça d'abord son autorité dans son archevêché. Sa lutte contre les comtes palatins qu'il écrasa et dépouilla de leurs alleux lui assura une position de force et de prestige. Sa politique d'envergure voulait concilier les intérêts de la Papauté et de l'Empire. En avril 1062, il tira profit de son autorité pour organiser le coup d'État de Kaiserswerth, en enlevant le jeune Henri IV, alors âgé de douze ans, pour le garder auprès de lui à Cologne sous prétexte d'assurer son éducation et sa sécurité. Il devenait ainsi le premier personnage de l'Empire.

Le 1<sup>er</sup> août 1061, la cour royale est à Stavelot : Henri IV, sa mère, des princes et des évêques parmi lesquels l'archevêque Annon. Ce fut l'occasion pour les moines de Malmedy de prendre contact avec leur métropolitain et de l'inviter à leur rendre visite. Sans doute pour éveiller son intérêt, lui que l'on savait particulièrement avide de reliques, ils lui racontent qu'ils possèdent le corps d'un certain Ailulfus/Agilolf, d'une sainteté attestée. Annon souhaite obtenir ces reliques et les moines de Malmedy suggèrent leur translation à Cologne, espérant par le fait même obtenir la protection directe de l'archevêque. L'abbé Thierry est abusé : il entre innocemment dans le jeu et tombe dans le piège en donnant son autorisation. Le processus était irrémédiablement enclenché. La conjonction des visées politiques d'Annon et des tendances séparatistes des Malmédiens sera en effet à l'origine d'un schisme de six ans, de 1065 à 1071, entre les deux monastères. Malmedy s'engage vers l'autonomie, sous la protection des saints. Opiniâtre et tenace, infatigable défenseur de l'union, l'abbé Thierry va remuer ciel et terre pour faire triompher sa cause, celle de la suprématie de Stavelot sur Malmedy, telle qu'elle était établie au début de son abbatiat. Lorsqu'il mourra le 1<sup>er</sup> novembre 1080, il aura sans doute le sentiment du devoir accompli dans des circonstances particulièrement périlleuses.

Le succès du pèlerinage de saint Remacle, dont le corps reposait à Stavelot et la renommée du trésor des reliques du monastère de l'Amblève incitèrent les

<sup>9</sup> Né vers 1010 dans une famille modeste mais libre, Annon avait été formé aux chapitres de Bamberg et de Paderborn, et, après 1046, il était entré à la *Hofkapelle*, la chapelle impériale. Cette "école" de formation d'ecclésiastiques tout dévoués au système de l'Église Impériale lui ouvrit, malgré une vive opposition, les portes de l'archevêché de Cologne. L'année-même de sa nomination, en octobre 1056, l'empereur Henri III mourait inopinément. Il laissait à la tutelle de l'impératrice Agnès, leur fils âgé de six ans, Henri IV.

moines malmédiens à emboîter le pas : s'assurer la protection de leurs propres saints et chercher à acquérir des reliques aussi prestigieuses. Le phénomène est fréquent au Moyen Âge. À Malmedy, l'entreprise était ancienne mais ses développements y devinrent tout à fait exceptionnels. Déjà, au début du XI<sup>e</sup> siècle, sous l'abbé Ravenger († 1008), un miracle de saint Remacle parlait des *sacra pignora* dont s'enorgueillissait Malmedy. Eriger leurs saints, en particulier Juste et plus tard Quirin, à l'égal de Remacle le Stavelotain, tel serait le but poursuivi. En 1040, la présence de saint Juste, dont les reliques étaient à Malmedy, aux côtés de saint Remacle, honoré à Stavelot, allait déjà dans ce sens. C'était surtout pour Poppon donner quelque gage aux Malmédiens tout en les rappelant strictement à leur dépendance vis-à-vis de Stavelot.

Avec la *Passio Agilolfi*, c'est l'hagiographie dans ses déviations multiples que l'on découvre. Pour soutenir leur cause auprès de l'archevêque Annon de Cologne, les moines de Malmedy inventèrent un pseudo-moine Agilolf, de surcroît archevêque de Cologne et prétendirent posséder son corps. Dans cette perspective bien mise en lumière par François Baix, Rita Lejeune et Jacques Stiennon<sup>9</sup>, la *Vie* ou plutôt la *Passion de saint Agilolf* – car Agilolf devint martyr –, est l'écrit donné en garantie à l'archevêque soucieux d'informations sur la carrière de son prédécesseur. À Amel (Amblève), à l'Est de Stavelot, domaine dépendant de Malmedy, s'était déroulée en 716 une bataille entre Charles Martel et les Neustriens. Ce combat eut un retentissement considérable dans plusieurs traditions écrites et même des survivances folkloriques jusqu'à nous. Par ailleurs, il exista un évêque de Cologne du nom d'Agilolf vers 748.

C'est sur ces bases historiques qu'a travaillé l'hagiographe malmédien.

Du 1<sup>er</sup> août 1061 date le premier contact entre les moines de Malmedy et l'archevêque Annon qui séjournait à Stavelot avec la cour royale. Autour de cette date a dû germer l'idée de l'invention d'Agilolf et de la rédaction de la *Passio*. L'hagiographe laisse entendre que le corps d'Agilolf est toujours vénéré à Malmedy ; en 1062, Annon en obtint les reliques qu'il transféra le 9 juillet à Cologne dans sa nouvelle collégiale de Sainte-Marie-aux-Degrés. Ce qui fournit un jalon chronologique pour la rédaction du texte : vers 1061-1062. Avant 1062, le saint est inconnu dans les sources historiques. La *Passio Agilolfi* est une œuvre remarquable qui assimile parfaitement des traditions historiques et des récits hagiographiques au service d'intérêts politiques. C'est « le sertissage d'un adaptateur habile, cultivé, utilisant et parfois déformant avec science et calcul

<sup>9</sup> R. LEJEUNE, *Recherches sur le thème : les chansons de geste et l'histoire*, Liège, 1948, p. 11-42 ; FR. BAIX, « L'hagiographie à Stavelot-Malmedy », *Revue bénédictine*, 60 (1950), p. 156-157 ; J. STIENNON, « Le rôle d'Annon de Cologne et de Godefroid le Barbu dans la rédaction de la *Passio Agilolfi* (1060-1062) », *Le Moyen Âge*, 65 (1959), p. 225-244, et réimp. dans *Un Moyen Âge pluriel, Recueil d'articles*, Liège-Malmedy, p. 209-222.

en vue de ses principaux lecteurs – l'archevêque Annon, le duc Godefroid et le jeune Henri IV – les événements politiques contemporains aussi bien qu'une tradition épique localisée ». Le destinataire de la *Passio* est Annon de Cologne et l'hagiographe est particulièrement soucieux de soigner dans son texte tout ce qui peut favorablement influencer l'archevêque.

La *Passio Agilolfi* n'est pas la seule œuvre à mettre à l'actif des moines de Malmedy dans leur désir d'autonomie : Un autre récit hagiographique anonyme, la *Translatio Malmundartum et Miracula sancti Quirini et aliorum*, est à verser au dossier. Il raconte l'arrivée à Malmedy des reliques de saint Quirin et de ses compagnons, à savoir le corps de Quirin, le bras droit de Nicaise, évêque de Rouen, des reliques du lévite Scuvicule, de l'évêque Mellance, et un fragment de la chasuble de saint Ouen, archevêque de Rouen. La datation du texte peut être placée après 1062 puisqu'on y apprend que le corps d'Agilolf est déjà transféré à Cologne. Quant au *terminus ad quem*, il est difficile de l'imaginer après le triomphe de saint Remacle en 1071. La *Translatio* est une production hagiographique de combat, élaborée à Malmedy ; elle incorpore le souvenir d'Agilolf dont les reliques avaient été données à Cologne et met en valeur le nouveau trésor de Malmedy. La *Translatio* en réfère au culte des saints du Vexin et de saint Ouen de Rouen.

Précisément, dans le cours du XI<sup>e</sup> siècle, la légende des saints Nicaise, Quirin et Scuvicule, se développe et en fait des compagnons de saint Denis. En quittant Paris, ils traversèrent l'Oise et arrivèrent à Vaux-sur-Seine où un dragon terrorisait la contrée. Nicaise donna son étole à Quirin pour l'attacher et le ramener. Après un discours, Nicaise fit le signe de la croix et le dragon disparut. Trois cent dix-huit personnes se convertirent et furent baptisées. Quant au corps de saint Nicaise et de ses compagnons, il est transféré jusqu'à *Wambasio* que l'on a identifié avec Ober-Wampach, actuellement au Grand-Duché de Luxembourg. Or il est intéressant de constater que Stavelot-Malmedy est précisément possédée à Ober-Wampach. Toutes les traces du culte de saint Quirin et de ses compagnons à Malmedy ne remontent pas au-delà du XI<sup>e</sup> siècle.

Saint Quirin est un saint « semi-céphalophore », c'est-à-dire d'une décapitation qui n'est pas totale mais sincipitale<sup>10</sup>. En 1040, pour la dédicace de l'abbatiale de Stavelot, c'est le corps de saint Juste qui obtient tous les honneurs avec celui de saint Remacle. Même si l'argument *a silentio* est périlleux, il est difficile de croire que si les nouveaux saints normands avaient déjà été transférés à Malmedy, ils n'aient pas participé à cette cérémonie grandiose.

<sup>10</sup> Le Père Coens avait distingué la céphalophorie « statique » de la céphalophorie « ambulante » ; le Père Huyghebaert précisa davantage et parla de la « semi-céphalophorie ». M. COENS, « Nouvelles recherches sur [...] la céphalophorie », *Recueil d'études bollandiennes*, 1963, p. 9-31. N. HUYGHEBAERT, « Saint Chrysole, saint semicéphalophore », *Mémoires de la Société d'Histoire de Comines-Warneton*, 10 (1980), p. 38-40.

Un inventaire du trésor de Malmedy, le 12 juin 1042, aurait été entrepris par l'abbé Poppon, d'illustre mémoire – *venerande memoriae Pater* –, suite à des doutes qui s'étaient élevés parmi les fidèles à propos de l'authenticité des reliques. Dans ce texte, à la tradition manuscrite fort tardive, Poppon est considéré comme mort au moment de la rédaction de l'inventaire mais l'auteur dit avoir assisté à la reconnaissance des reliques. Il s'agit des grandes reliques du monastère : *corpora integra, maxime reliquie...* sans entrer dans le détail : *et aliorum sanctorum nobis incognitorum*. Le *terminus a quo* est donc la mort de Poppon (1048) mais il est tentant d'aller plus loin et de rapprocher cet inventaire des efforts des moines de Malmedy vers l'autonomie. Au prestige de Stavelot, d'avoir pu procéder en grande pompe à la dédicace d'une nouvelle abbatiale en 1040 et d'avoir eu par la suite en 1042 la chance de retrouver le tombeau du fondateur<sup>11</sup>, répondait la reconnaissance solennelle de reliques insignes – des corps complets – à Malmedy. Nous placerions volontiers la rédaction de l'inventaire, après 1062, soit pendant le schisme entre les deux monastères.

Le terme de « triomphe », avec toute sa résonance antique, est-il particulier à nos régions pour désigner la victoire des saints lors d'épisodes particulièrement mémorables de la puissance de leurs reliques ? Ainsi on parlera des différents Triomphes de saint Lambert. Saint Remacle eut aussi son triomphe, antérieur à tous les autres, à Liège en 1071 ; son récit, à l'intitulé semblable, issu de l'atelier hagiographique de Stavelot est l'un des plus beaux écrits de nos régions au XI<sup>e</sup> siècle. Le *Triumphus sancti Remacii de Malmundariensi Coenobio* est une œuvre hagiographique engagée, d'un très beau style. Écrite à Stavelot, elle reflète son caractère partisan dans la lutte entre les deux monastères ; les faits rapportés sont toutefois exacts dans leur déroulement et dans leur chronologie ; ils sont recouverts par d'autres sources. Le *Triumphus* comporte deux livres rédigés à des époques différentes : le premier relate les événements de 1061 à 1068 mais fut rédigé sans doute après la mort de l'abbé Thierry en 1080 ; il fut ajouté au second livre qui concerne les événements survenus en 1071. Ce second livre fut écrit immédiatement après les événements, sous l'impact et le choc de ceux-ci. Sans doute qu'après cette rédaction on crut bon d'expliquer les antécédents de toute cette affaire, qui, s'ils étaient bien connus des acteurs directs, auraient eu tendance à s'effacer de la mémoire avec le temps. Existe ainsi un hiatus de 1068 à 1071 où nous savons par Lambert de Hersfeld que l'archevêque Annon se rendit à Rome pour la seconde fois en 1070. Enfin, trois chartes postérieures parleront des miracles survenus à Liège. Le style du *Triumphus* est simple. À la fin ont été entremêlés des vers qui ne perturbent pas le récit ; au contraire, ils

<sup>11</sup> Voir notre article « Les reliques de Stavelot et de Malmedy à l'honneur vers 1040. *Dedicatio & Inventio Stabulensis* », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 91 (2004), p. 347-370.

solennisent davantage encore le triomphe lui-même et donnent lieu à quelques belles images, par exemple celle des élèves des écoles de Liège chantant sur les collines à la gloire de saint Remacle comme les anges au ciel. Par les citations et réminiscences, on sait que l'auteur connaît l'œuvre d'Ovide et de Salluste; il cite aussi saint Grégoire. Le climat des événements est très bien rendu et la chronologie est exacte.

La veuve d'Henri III, l'impératrice Agnès, qui gouvernait en qualité de régente en lieu et place de son fils, fut aux prises avec plusieurs dignitaires ambitieux. En mars 1062, à Kaiserswerth, ils organisèrent un coup d'État pour soustraire le jeune Henri IV à la garde de sa mère et le placer sous la tutelle d'Annon et d'Adalbert, archevêque de Brême. Adalbert et Annon, tantôt associés, tantôt rivaux, assumèrent le gouvernement jusqu'à la majorité d'Henri IV en 1065. Pour rappel, le 9 juillet 1062, les reliques de saint Agilolf furent transférées solennellement à la collégiale Sainte-Marie-aux-Degrés à Cologne. En 1065, Adalbert s'empara de plusieurs monastères et donna à Annon, son complice, les abbayes de Villich, Cornelimünster et Malmedy. Le 29 juin 1065, Thierry, qui était aussi abbé de Saint-Maximin de Trèves, avait reçu Annon et le roi en son abbaye mosellanne; il avait obtenu d'Henri IV la confirmation du diplôme d'Henri III qui interdisait toute scission entre Stavelot et Malmedy et réaffirmait la primauté stavelotaine. Hôte de Thierry à Saint-Maximin, Annon n'avait rien tenté contre lui, mais, peu après cette entrevue de Trèves, il obtenait à son tour du jeune roi la confirmation de ses droits sur Malmedy.

Thierry fit alors appel à son avoué, Frédéric de Luxembourg, duc de Basse-Lotharingie<sup>12</sup>, qui fortifia Malmedy pour s'opposer à toute scission. Conrad de Luxembourg, le neveu de Frédéric, qu'Annon avait choisi comme avoué de Malmedy, n'intervint pas. Accusés de rébellion, Thierry et Frédéric furent convoqués à la cour. Finalement Thierry s'y rendit avec un représentant de Frédéric. Retenu un moment prisonnier, il resta inébranlable dans sa détermination de conserver unis les deux monastères; il fut relâché. Le décès de son avoué Frédéric, le 28 août 1065, priva l'abbé de tout soutien efficace. Annon en profita pour faire occuper Malmedy par Conrad; il reconnut l'indépendance du monastère de la Warchenne et le 8 septembre 1065 invita ses moines « opprimés » à se rendre à Cologne afin d'y élire un abbé. Des Stavelotains étaient partis à Malmedy avec le bâton de saint Remacle pour revendiquer en son nom leurs droits mais avaient été éconduits. Thierry ordonna d'exposer le corps du saint patron au milieu de l'église et commença une veillée de prières. Malgré la défense que leur en avait faite Thierry, les Malmédiens se rendirent à Cologne, et se choi-

<sup>12</sup> J.-L. KUPPER, « Les origines du duché de Limbourg-sur-Vesdre », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 85 (2007), p. 611-620.

sirent un abbé, propre à Malmedy, en la personne de Tegenon, jusque-là abbé de Brauweiler. Ce dernier prit immédiatement possession de sa charge. Godefroid le Barbu, le nouveau duc de Basse-Lotharingie (1065), devint l'avoué de Stavelot. Sa connivence avec Annon le rendit inefficace pour les intérêts de Stavelot; de fait, son attitude ambiguë permettra à Annon de gagner du temps.

L'abbé de Stavelot, pourtant, ne se résigna pas. Après une première démarche à la cour de Goslar, au début d'octobre 1065, accompagné de la chasse de saint Remacle et du bâton pastoral du saint patron, il se rendit à Aix en mars-avril 1066 auprès d'Henri IV. Premier avertissement: selon le *Triumphus*, ceux qui avaient manqué de respect aux reliques de Remacle tombèrent malades, à savoir le roi, Annon et l'évêque de Spire. À Aix, Annon avait défendu à son clergé diocésain de rendre honneur au saint; les moines passèrent à l'église Notre-Dame. Plaintes et lamentations accompagnent leur cortège à travers toute la ville, et au palais, devant le roi, l'archevêque se disculpe de toute injustice envers eux; l'examen du dossier est reporté au lendemain. L'évêque de Spire s'emporte alors contre les moines qui emmenèrent leur chasse à la chapelle Sainte-Aldegonde qui leur appartenait. Il faut croire que le châtiment de saint Remacle n'était pas suffisant car l'affaire en resta là.

En mai 1066, la cour est à Fritzlar. Le roi malade y est bloqué. D'après l'hagiographe, on murmurait déjà qu'il s'agissait des premiers signes de châtiment divin. Le 15 avril 1066 mourut l'archevêque de Trèves et Annon promu à sa succession son prévôt et neveu Conrad de Pfullingen, suscitant ainsi des haines dans l'évêché. L'évêque de Spire et d'autres partirent alors pour régler la succession. Arrivés à Bitburg ils y furent surpris la nuit, alors qu'ils dormaient, par le comte Thierry, l'avoué de Trèves, et ses hommes qui saccagèrent tout. L'évêque, qui s'était réfugié à l'autel de l'église, en fut arraché "comme un chien immonde" et renvoyé chez lui; quant à Conrad, il fut finalement tué.

À la Noël 1066, à Bamberg, Thierry renouvela sa démarche auprès de la cour. Il croyait sa cause gagnée. Dans le courant de l'année le jeune Henri IV, maintenant majeur, et son épouse Berthe, n'avaient-ils pas visité Stavelot et restitué à l'abbaye ses droits en déposant symboliquement le bâton de Remacle sur la chasse du saint exposée au milieu de l'église? De retour, au début de l'année 1067, Thierry arriva à Malmedy avec la chasse de saint Remacle pour y célébrer une messe solennelle. Mais l'église fut désertée par les moines et les laïques, toujours soutenus par Annon dans leur schisme. Par deux fois, Thierry eut ensuite recours à Rome. L'abbé partit alors pour Rome au printemps 1067 où il fut entendu par le pape. Alexandre II exhorta par lettre l'archevêque à la restitution de Malmedy. Annon restait sur ses positions; il confia l'avouerie de Malmedy à un certain Frédélon qui s'en prit à ceux de Stavelot. À son tour, après le 2 février 1068, l'archevêque partit pour Rome. Pour la seconde fois, Thierry se mit égale-

ment en route pour la ville sainte pour tenter de contrecarrer les manœuvres de l'archevêque. Il y devança les envoyés royaux. Au cours de leur voyage, Annon et son entourage avait été en contact avec des excommuniés, l'archevêque Henri de Ravenne et l'évêque de Parme, l'antipape Cadalus. Pour cette raison, à son arrivée à Rome vers le 23 mars, il se vit tout d'abord refuser l'audience papale. Il dut demander pardon et c'est pieds nus que l'archevêque se présenta au pape. La marquise Béatrice, l'épouse de Godefroid le Barbu, était à ses côtés pour le soutenir dans cette épreuve. Alexandre II avait entendu les plaintes de Thierry. L'archevêque promit seulement de porter le litige devant le roi. L'affaire traînait depuis trois ans déjà, malgré les efforts de Thierry pour récupérer Malmedy, « le bien de saint Remacle ». L'abbé avait même engagé de l'argent pour obtenir des alliés. Comme gage de bonne volonté et de conciliation, il avait pourtant admis de recevoir la profession des novices de Malmedy dans leur monastère. En 1070, Annon fit une seconde fois le voyage de Rome mais on ignore si le dossier mal-médien y fut évoqué.

Après avoir célébré les fêtes de Pâques (24 avril) 1071 à Cologne, Henri IV et sa cour séjournèrent à Liège. Malgré les échecs successifs, l'abbé Thierry tenta une nouvelle fois de faire entendre sa cause en emmenant avec lui le corps de saint Remacle. Ses chances de succès seraient peut-être plus grandes dans une ville, Liège, dont Remacle avait, selon sa légende, occupé le siège épiscopal. Ici commence le second Livre du *Triomphe de saint Remacle*.

Depuis 960, les moines de Stavelot avaient un refuge à Liège. Thierry partit pour la cité épiscopale et le cortège des moines avec la châsse se mit en route avec une ardeur extraordinaire. Les porteurs du corps saint étaient incapables de modérer leur allure. Manifestement saint Remacle s'empressait d'aller à la rencontre de saint Lambert, sûr de pouvoir gagner son soutien dans la reconnaissance de son bon droit. À Louveigné, domaine de l'abbaye, les reliques de saint Simètre de Lierneux, possession de l'abbaye, vinrent renforcer le cortège et, au dire de l'hagiographe, leur présence ne fut pas inutile au succès de l'entreprise. La nuit se passa à Louveigné. Le lendemain, au chant du coq, un rai de lumière unissait dans le ciel les églises de Stavelot et de Liège, signe prémonitoire du triomphe. Les moines et leurs châsses approchaient de Liège. L'évêque Théoduin craignait, s'il allait à leur rencontre, la colère de son métropolitain, mais les archidiacres et son entourage persuadèrent le vieux prélat de se porter au devant de saint Remacle pour l'honorer dignement; le clergé liégeois l'accueillit en grande pompe. Annon, quant à lui, resta au palais; l'évêque Grégoire de Vercelli, chancelier d'Italie, le seul évêque transalpin présent à Liège, tenta en vain de persuader l'archevêque de revenir sur sa décision.

Le lendemain, dimanche 8 mai, était célébrée l'octave de la dédicace de l'église Saint-Jean en Ile. Les princes et les évêques avaient été convoqués par le roi pour un plaid, en présence de l'abbé Thierry et de l'archevêque Annon. Plutôt que d'attendre devant les portes, les moines de Stavelot décidèrent d'entrer dans la cathédrale pour prier. La châsse de saint Remacle fut déposée sur l'autel de la Sainte-Trinité au son du *Veni Creator*. Le corps de saint Lambert reposait dans la crypte du chœur occidental sous l'autel de la Sainte-Trinité fondé par Richer en 932. Les moines chantèrent les sept psaumes de la pénitence et des litanies. Une procession s'organisa jusqu'à la crypte de la cathédrale où l'on entonna, en l'honneur de saint Lambert, l'antienne *Magna Vox*, antienne bien connue de l'office de saint Lambert par Étienne; ils gagnèrent ensuite le chœur oriental où se dressait l'autel de la Vierge – *ad sanctam Mariam* – en chantant le respons *Christi Virgo dilectissimi*. Le cortège regagna enfin l'autel de la Sainte-Trinité au chant de l'antienne *Te Deum unigenitum*. Les moines terminèrent par quelques oraisons pour demander l'aide de la sainte Trinité. Alors qu'ils entouraient le roi pour le supplier, soudain, la châsse placée sur l'autel s'éleva bruyamment en l'air. Le prodige stupéfia les assistants qui s'empressèrent de le rapporter à l'hagiographe comme signe indubitable de la volonté divine en faveur de Stavelot.

Le roi et les princes s'étaient mis à table dans le jardin du palais pour déjeuner. Les moines s'adressèrent à nouveau au souverain pour qu'il rétablisse les privilèges de leur abbaye. L'évêque Hermann de Bamberg leur promit de remettre au lendemain l'examen de leur cas. Mais les moines furent incrédules et, d'un commun accord, ils vinrent déposer le corps de saint Remacle sur la table du roi. Ils réclamèrent justice avec insistance. Lassé de cette nouvelle intrusion, le roi adressa des reproches à l'archevêque et s'engagea à rendre justice le lendemain. Il demanda que le corps saint soit ramené dans la cathédrale. Les moines restèrent malgré tout quelque peu sceptiques. La reine pleura et supplia le roi de se rendre à leurs prières. L'archevêque, dans un sursaut, s'insurgea contre l'assaut paysan de ces moines impudents.

Le souverain quitta la table du banquet. Les moines tentèrent de le suivre. Écartés par les officiers auliques, ils ramenèrent la châsse au même endroit sur la table royale. Il faut croire que ce n'était pas la volonté du saint car cette table, un trépied très solide, s'effondra immédiatement, les supports se cassant comme des bâtonnets de cire. La châsse tomba à terre. De toute la ville et des faubourgs, la foule remplissait le verger. Gonterulus, un jeune domestique, eut la jambe écrasée sous la masse de la châsse. Dégagé, le pied ne tenait plus à la jambe que par la peau. Gonterulus voulait qu'on le lui sectionnât et se lamentait, reprochant même à saint Remacle de l'avoir choisi pour victime. À peine achevait-il sa plainte que les fractures se résorbèrent et qu'il se releva guéri. Beaucoup étaient



sortis du palais pour voir le miracle et pour confirmer l'intervention divine, à la place des lésions, une cicatrice en un mince filet rouge entourait le tibia. Les faits furent rapportés au roi mais, à cause de la foule, Gonterulus ne put lui être présenté. Entre temps survint un nouveau miracle : une femme aveugle des environs de Liège passa la nuit en prières auprès de la châsse et retrouva la vue. Empoignant une croix qui se trouvait là, elle se mit à la baiser avec respect et à raconter à tous sa guérison. Les nouvelles parvinrent au roi qui, au dire de l'hagiographe, craignait une vengeance divine à son égard. Il s'en ouvrit à l'archevêque mais ce dernier le flatta et le convainquit de faire renvoyer le corps de saint Remacle dans l'église. Les officiers auliques transmirent l'ordre du roi aux moines et, comme ceux-ci refusaient de l'exécuter, ils se précipitèrent sur la châsse pour l'enlever. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent la soulever de terre et elle resta en place inébranlable comme un rocher. L'archevêque envoya alors en renfort des hommes du palais, auxquels s'opposèrent les moines ; de toute manière, c'était en vain. Le roi chargea l'évêque d'exprimer formellement sa volonté aux moines ; il souhaitait que ses ordres fussent respectés. Théoduin se fraya difficilement un passage dans la foule et envoya devant lui le chancelier du roi, Adalbéron, avec l'abbé de Saint-Laurent Wollbodon. Si le roi a peur, disaient les moines, il n'a qu'à changer son jugement.

À ce récit de miracles, la lettre de Théoduin ajoute que, durant la nuit du 8 au 9 mai, les moines, fâchés de leurs échecs successifs, invectivèrent leur saint patron :

Paresseux vieillard, lui dirent-ils, on voit maintenant ce que tu vaux ! Ton arrivée ici n'a réussi qu'à irriter le roi !

Malgré la cohue des gens qui s'agglutinaient autour de la châsse, poussés par leur dévotion au saint, aucun incident n'eut lieu. Au crépuscule, l'abbé Thierry et l'évêque Guillaume d'Utrecht purent constater l'affluence de la foule. Les moines commencèrent la veillée nocturne. Deux aveugles étaient en prière devant la châsse. Des offrandes faites au saint, une pièce de monnaie tomba devant eux. L'un des aveugles la ramassa et l'examina avec attention. Il avait retrouvé la vue. Pendant la nuit, on vit une colombe blanche sortir de la châsse, comme celle qui était sortie de l'arche de Noé ; après un vol en circuit, elle revint s'y poser. C'était encore un signe prémonitoire du triomphe. Un jongleur, qui dormait avec son ami près de l'hospice, fut tiré de son sommeil par saint Remacle qui lui enjoignit d'aller chanter à la veillée avec les moines. Il vint ainsi renforcer leurs chœurs<sup>13</sup>. Le roi passa une nuit

<sup>13</sup> Ce cas prouve que certains poèmes hagiographiques étaient populaires et qu'un chanteur professionnel pouvait improviser sur leur thème.

blanche ; couvert d'un vêtement de laine et les pieds nus, il regardait par la fenêtre du palais, avec peur et obsécations. Le lundi matin, le corps de saint Remacle fut reporté à la cathédrale. Le saint avait suffisamment manifesté sa puissance : il fallait qu'il retournât dans l'église, au risque de mécontenter le roi et de desservir les intérêts stavelotains. Après la messe, l'abbé demanda audience au roi. Le souverain était sur ses gardes ; sur le conseil de l'archevêque, il avait fait mettre en place des hommes d'armes. Il ne se laissa pas si facilement convaincre. Il menaça même de confier à l'évêque de Bamberg les reliques de saint Remacle avec lesquelles les moines n'arrêtaient pas de le harceler. C'était la sixième année du schisme entre Stavelot et Malmedy et ce 9 mai 1071 fut le jour de la restitution du monastère. Alors que les moines se trouvaient dans la cathédrale, entourés d'une foule importante venue de partout, un bruit violent se fit entendre, comme si un esprit remplissait tout l'édifice. Une forte secousse s'était produite là où reposaient les ossements du saint. On vit alors la châsse se mouvoir et s'élever en l'air à la hauteur d'une coudée. Au même instant, dans la crypte où étaient conservées les reliques de saint Lambert, on entendit un bruit semblable. L'évêque Liertbert de Cambrai qui y psalmodiait avec ses clercs, en fut très perturbé et son entourage prit la fuite. Il raconta qu'une épaisse nuée remplissait l'espace, aussitôt dissipée par une lumière plus éclatante que le soleil. Comme en extase, le prélat vit apparaître dans cette clarté magnifique les deux évêques Remacle et Lambert, et il entendait un murmure, comme si les deux saints s'entretenaient entre eux des événements<sup>14</sup>.

Entre-temps fut amenée devant la châsse une créature monstrueuse quasi sans apparence humaine. C'était une femme du diocèse de Paris. La paralysie l'avait contractée en forme de boule : les deux talons, ramenés en arrière, adhéraient aux reins, les ongles des mains étaient retournés dans la paume, les nerfs resserrés ; elle n'avait plus que la peau sur des os desséchés. Amenée dans l'église, ses membres avaient commencé à revivre et son corps reprenait peu à peu ses formes. Elle parvint à étendre ses membres et palpa son corps : seule une jambe restait débile. L'église ne parvenait plus à contenir tous les pèlerins qui arrivaient ; les portiques étaient ouverts et les cloîtres remplis. Toute cette foule criait d'une seule voix les louanges du Christ dont la puissance se manifestait par l'intermédiaire de son confesseur saint Remacle.

<sup>14</sup> Bien sûr, dans l'interprétation de ce texte que nous n'aborderons pas ici, on ne peut s'empêcher de penser à un tremblement de terre, mais les recherches spécialisées sur ce sujet de Pierre Alexandre ne donnent pour cette époque aucun élément corroboratif. Nous en resterons pour l'instant, comme pour l'interprétation de l'ensemble des miracles décrits par le *Triumphus*, à une simple relation des faits.

Voulant participer à la glorification du saint, la grosse cloche se mit soudainement à sonner toute seule, suivie par toutes les autres cloches pour annoncer solennellement les miracles. L'esprit humain est de nature soupçonneux et l'on s'interrogeait pour savoir s'il n'y avait pas là quelque subterfuge ; mais, en montant dans la tour, on n'y découvrit rien de suspect. La renommée des miracles se répandit et une foule immense d'aveugles, de boiteux, de miséreux et d'infirmes arriva pour solliciter leur guérison auprès de saint Remacle. L'église était pleine d'un peuple clamant avec joie la gloire de Dieu. Saint Remacle opérait ses miracles en haut, saint Lambert dans la crypte. Au moment où Lietbert de Cambrai s'y trouvait, un mendiant tout perclus des membres lui demanda son aide pour se frayer un passage dans la foule. "N'aie crainte, lui répondit l'évêque, Dieu est assez puissant pour faire miséricorde par les mérites de ses saints". À l'instant-même, il retrouva la santé. Des domestiques se hâtèrent au palais pour rapporter au roi les merveilles qu'ils avaient vues ; l'un après l'autre, ils répétaient la même chose. Mais l'archevêque ne prêtait pas foi à ce qu'on racontait et tenta une expérience. Deux domestiques emportèrent le plus infirme des malades qui étaient étendus devant le portique et le jetèrent sur le pavé de l'église, comme un colis déposé à la face du saint ; l'homme ne pouvait se mouvoir. C'est alors qu'on vit ses membres disloqués se juxtaposer, ses nerfs se resserrer, ses os se rejoindre, ses viscères remplir leurs cavités : chaque membre retrouvait la santé. Le miraculé saisit alors le coin de l'autel, se redressa et apparut dans une forme éblouissante. Des milliers de personnes furent témoins du miracle. Tout fut rapporté au roi et à l'archevêque et un membre de leur entourage leur fit la morale : il leur montra un bâton, preuve du miracle, qu'il avait reçu du paralytique guéri ; personne ne pouvait nier les faits. « Ce n'est pas moi, ô roi, qui te tromperai. Si je mens, prends ma tête ». Mais l'archevêque ne veut pas céder. Arriva alors Lietbert de Cambrai dont le discours va enfin convaincre le roi : « Sans délai, si tu ne veux pas mourir, tu dois restituer au saint ce que tu lui as injustement enlevé ».

Sortant du palais, le roi s'avança sur les degrés de la cathédrale et vint y faire amende honorable. L'église retentissait des chants de louange du Seigneur. Le souverain traversa la foule et arriva près de la châsse. Le cointre lui donna le bâton pastoral du saint. Il le posa en geste symbolique sur la châsse en proclamant publiquement qu'il rendait au saint ce qu'il lui avait pris et, regrettant sa faute, lui demanda son pardon. Au moment même où justice était rendue à Remacle et à ses moines, un impotent fut guéri. *Facta est sancto ab rege iustitia*. Le clergé entonna le *Te Deum laudamus*. Impossible, dit l'hagiographe, de rapporter tous les miracles qui survinrent tant étaient grandes l'agitation et l'affluence des gens. L'auteur se borne alors à raconter seulement les miracles dont il fut témoin. Le soleil déclinait et la foule ne cessait de célé-

brer les louanges du Christ. Un autre miracle survint : amené par son père, un jeune clerc souffrait depuis sa naissance d'une difformité des pieds. Il fut « visité par le médecin céleste » et se déclara guéri. Mais on ne voyait apparemment rien. De la cour vinrent des officiers et des nobles qui lui enlevèrent ses chaussures et purent admirer les effets de la puissance de Dieu et de son confesseur saint Remacle.

Dans la lettre à son collègue Imade de Paderborn<sup>15</sup>, l'évêque Théoduin raconte le triomphe de saint Remacle à Liège et retient trois miracles du saint : la guérison d'un paralytique complet, celle d'une femme aveugle et celle du clerc dont les pieds étaient difformes ; il donne d'ailleurs le nom de ce dernier : Elecellutus. Ces miracles sont survenus après une invective des moines envers leur saint patron. Saint Lambert a lui-aussi contribué au triomphe de Remacle. L'impact psychologique fut certainement très fort et la pression de la foule déterminante. Toutes les sources narratives l'attestent, de même que le diplôme d'Henri IV du 22 novembre 1089 qui fait allusion à ces miracles. Le jeune souverain a été impressionné par toute cette émotion populaire. Dans sa lettre, Théoduin remercie son collègue des cadeaux qu'il lui a envoyés et considère deux affaires importantes réglées le 9 mai 1071 : le rattachement féodal du Hainaut à l'église de Liège et le schisme de Stavelot-Malmedy.

Le mardi 10 mai 1071, ayant obtenu satisfaction, et ne voulant pas compromettre son succès, l'abbé décida le retour de la châsse à Stavelot. La procession s'organisa avec l'aide du clergé de la cathédrale, au chant d'un nouvel hymne à la gloire du saint Patron victorieux. Le cortège passa la Meuse et s'arrêta dans les champs pour que l'abbé célèbre une messe pour toute la population. La foule était venue de partout pour célébrer le triomphe de saint Remacle, notamment les élèves des écoles ; sur les sommets des collines, répartis en trois groupes, ils chantaient comme des anges à travers les nuages : en introit, le *Magna Vox*, ensuite le *Crucifixum laudate*, puis le *Salva festa dies* (Hymne de la vigile de Pâques, attribué à Venace Fortunat). Ce jour-là, les propriétaires du lieu où s'était déroulée la messe, en firent don à saint Remacle et la dévotion du peuple incita à y jeter les fondements d'une église qui fut rapidement achevée. Ainsi naquit à Liège Saint-Remacle-au-Pont.

Très symboliquement, pour y affirmer la victoire, la châsse fut portée à Malmedy où elle arriva le soir. La joie des Stavelotains était grande. Saint Remacle regagna Stavelot. Tous les moines chantaient la gloire de leur saint Patron qui avait mis fin à leurs misères. On comprend l'empressement de l'abbé Thierry à faire célébrer sa victoire. Plus d'une fois il a vu l'archevêque de Cologne à

<sup>15</sup> Éd. MARTÈNE & DURAND, *Veterum [...] amplissima collectio*, t. I, Paris, 1724, p. 487-489. Cette lettre mériterait bien sûr une étude complémentaire d'abord sur sa tradition.



l'œuvre et se tient sur ses gardes. Une fête annuelle, la *Commemoratio sancti Remachi*, fut instituée au 9 mai pour perpétuer le souvenir de l'événement. Pendant tout l'Ancien Régime, le 9 mai, la châsse de saint Simètre de Lierneux vint en procession à Stavelot pour commémorer la victoire de Remacle. Le Triomphe eut aussi un écho dans la liturgie diocésaine : une relation des événements était incorporée aux leçons des matines de la fête de saint Remacle le 3 septembre. Quant à l'hymne à la gloire du saint patron, composé de vers octosyllabiques assonancés, créé à Liège et retranscrit dans le *Triumphus*, il était encore chanté au XIX<sup>e</sup> siècle à Stavelot.

Cet épisode du schisme entre Stavelot et Malmedy est à réinsérer dans l'ensemble de la carrière et de la politique d'Annon. À l'apogée de l'Église impériale, le prélat avait sous la main le souverain pour obtenir des avantages qui grandiraient encore le prestige de son Église de Cologne dans l'Empire. Outre le placement de ses parents sur des sièges épiscopaux, il arrache Malmedy à Stavelot et des biens aux comtes palatins en faveur de son diocèse. Sur un des biens confisqués, Annon édifie Siegburg, centre d'un mouvement de réforme contrôlé par l'archevêque. Son action monastique doit être envisagée comme visant à consolider son pouvoir et à agrandir son archevêché. L'autonomie qu'aurait acquise Malmedy doit être replacée dans cette perspective. Qui exploite qui ? Par la *Passio Agilolfi* et la *Translatio Quirini*, les moines malmédiens ont défini le nouveau statut de leur établissement, autonome par rapport à Stavelot mais sous le contrôle de leur diocésain. En 1065, quand le cordon ombilical est coupé avec Stavelot, c'est à Annon que l'empereur confie la direction du monastère. L'archevêque nomme l'avoué et, même s'il convie les moines à Cologne, c'est en définitive lui qui nomme le nouvel abbé qui lui est soumis. En fin de compte, c'est lui qui mène constamment la lutte. Abbé et moines de Malmedy restent à l'arrière-plan, l'avoué agit sur ses ordres. Cette mainmise d'Annon sur une abbaye impériale s'inscrit dans la politique pratiquée à l'époque par certains grands ecclésiastiques pour accroître leurs domaines temporels. Ils agissent avant tout comme des princes territoriaux. Pendant le schisme, les zones contrôlées par chacun des deux monastères durent rester floues. Le découpage envisagé devait tenir compte des limites diocésaines et donc priver Stavelot de ses possessions rhénanes. L'obstination des Stavelotains à résister peut aussi s'expliquer par le dangereux précédent qu'eût constitué une scission qui aurait rompu « l'équilibre interne de l'entité abbatiale ». Depuis la majorité d'Henri IV pourtant, l'influence d'Annon, malgré quelques soubresauts, fut en net recul. Il servira encore d'intermédiaire dans la révolte des Saxons mais ne sera plus à l'avant-scène comme d'antan. Il mourra le 4 décembre 1075.

Les moines de Stavelot sont partis à l'assaut de l'Empire conduits par un abbé déterminé et volontaire. Cette histoire essentiellement événementielle,

dont nous venons de suivre rapidement le cours à travers une des sources narratives historiques les plus passionnantes du Moyen Âge, eut des incidences sur l'histoire religieuse, l'histoire sociale et des mentalités. Le triomphe de saint Remacle eut des répercussions dans la liturgie mais aussi dans l'art. Des scènes du triomphe furent reproduites au XIII<sup>e</sup> siècle sur la châsse de saint Simètre de Lierneux.

Par l'étude de la statistique des miracles, il apparaît clairement que les buts de l'hagiographe sont de glorifier au maximum son saint patron en montrant non seulement sa puissance sur les éléments mais aussi le nombre important de guérisons qu'il opéra à Liège. Sa renommée se répandit d'ailleurs très rapidement. L'hagiographe laisse clairement entendre que bien d'autres miracles se produisirent mais qu'il n'a retenu que ceux dont il fut le témoin ou dont il est sûr suite au rapport que des personnes fiables lui en firent. Une certaine ambiguïté est d'ailleurs volontairement entretenue puisque saint Lambert lui aussi se manifeste ; au c. 26 on est en droit de se demander qui de Remacle ou de Lambert a opéré le miracle. L'association avec le patron du diocèse est tout à la gloire de Remacle. Le triomphe de saint Remacle à Liège est aussi le premier triomphe de saint Lambert.

L'image de l'empereur dans le *Triumphus* est celle d'un jeune empereur – il a 21 ans – à la fois sous la coupe de son entourage mais aussi sensible aux signes de Dieu. Finalement, Henri IV, le 9 mai 1071, rentre dans le droit chemin et rétablit la préséance de Stavelot sur Malmedy. Les moines stavelotains ont obtenu satisfaction. L'information, bien sûr, émane du clan stavelotain mais le moine de Stavelot qui écrit, même s'il montre certaines faiblesses de l'empereur, le fait triompher en même temps que son héros saint Remacle, cet aquitain mosan fondateur de Stavelot-Malmedy<sup>16</sup>. Auguste Potthast écrivait que le *Triumphus Sancti Remachi* était l'œuvre hagiographique la plus accomplie de tout l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle.

#### *Un auteur fécond : Siegbert de Gembloux*

Avec Siegbert de Gembloux<sup>17</sup>, c'est une pléthore de saints qui enrichissent le patrimoine littéraire de Gembloux, abbaye bénédictine du diocèse de Liège, après que le moine bénédictin, envoyé à Metz, ait déjà ressuscité quelques gloires locales.

<sup>16</sup> Voir notre article « L'Aquitaine et le pays mosan. Sur les pas de saint Remacle », dans *Saints d'Aquitaine. Missionnaires et pèlerins du haut Moyen Âge*, éd. E. Bozóky, Rennes, 2011, p. 103-126.

<sup>17</sup> M. SCHMIDT-CHAZAN, « Siegbert de Gembloux, le Lotharingien », *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal Luxembourgeois*, 106 (1991), p. 21-48 avec bibliographie, et réimp. dans *Études d'hagiographie médiévale*, Metz, 2008, p. 16\*-187 ; Ph. GEORGE, Notice « Siegbert von Gembloux », *Lexikon des Mittelalters*, t. VII, München, 1995, col. 1879-1880.

Né vers 1028-29, moine de l'abbaye bénédictine Saint-Pierre de Gembloux, Sigebert fut élève des abbés Olbert et Mascelin/Mysach. Folcuin, frère de Mysach et disciple de Poppon de Stavelot, l'invita à Saint-Vincent de Metz pour y devenir écolâtre (ca. 1050); il y rédigea plusieurs œuvres hagiographiques (Lucie, Sigisbert) et biographique (Thierry I<sup>er</sup>, évêque de Metz); esprit ouvert, il acquit de vastes connaissances dans la littérature chrétienne et païenne. De retour à Gembloux (ca. 1071), il poursuivit cette production (*Passio Thebeorum*, Vies de saint Guibert, de saint Malo, de saint Théodard, et de saint Lambert, leçons pour l'office de saint Guibert et de saint Malo). À partir de 1082, il rédigea sa *Chronique universelle*, sous forme de récit annalistique, dont la première version s'arrête en 1084, et la seconde est un remaniement poursuivi jusqu'en 1111; l'œuvre fut très diffusée et connut un grand succès; elle fut d'ailleurs continuée. S'y brassent des sources multiples dont il prit connaissance par les riches bibliothèques de Metz et de Gembloux mais aussi à travers la Lotharingie et l'enseignement liégeois dont il était le brillant héritier; il fit ainsi la synthèse de toute la production historique et hagiographique de Lotharingie. En 1092, il écrivit son *Liber decennalis* sur des problèmes de comput et de chronologie. Enfin, vers 1100, il composa un commentaire métrique de l'Écclésiaste et achéva son *Libellus de viris illustribus*. Partisan impérial dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, il fut l'auteur de plusieurs écrits polémiques qui exprimaient avec une grande hauteur de vues la position de l'Église de Liège devant le programme grégorien. Tout laisse supposer que l'élévation des reliques de saint Guibert le 23 septembre 1110 à Gembloux, à laquelle Sigebert tenait beaucoup, et présidée par l'évêque de Liège Otbert, fut la récompense des nombreux services rendus par Sigebert à l'Église de Liège.

Dans ses Vies de saints mosans, des évêques Théodard et son successeur Lambert, patron du diocèse, Sigebert fait de l'anachronisme en empruntant quelques faits à l'histoire contemporaine. Dans sa *Vita Theodardi*<sup>18</sup>, l'image des rois mérovingiens auxquels s'adresse Théodard est quelque peu sublimée; l'évêque apparaît fondateur de monastères, juge suprême<sup>19</sup>, et recours ultime contre les violences. En finale du texte, l'auteur fait l'éloge de Liège, futur siège de l'Évêché fécondé par le sang du martyr Lambert, successeur de Théodard.

<sup>18</sup> J. SCHUMACHER, « Sigebert de Gembloux. *Vita et passio sancti Theodardi episcopi et martyris*. Édition critique », *Bulletin de la Société d'Art & d'Histoire du Diocèse de Liège*, 51 (1971-1975), p. 1-43.

<sup>19</sup> À titre de comparaison, les exemples relevés par J. MAQUET, « Les sources hagiographiques et l'exercice de la justice au Moyen Âge (x<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles) », *Violence, conciliation et répression. Recherches sur l'histoire du crime de l'Antiquité au xxi<sup>e</sup> siècle*, éd. A. MUSIN, X. ROUSSEAU & FR. VESENTINI, Louvain-la-Neuve, 2008, p. 11-19.

Enfin, le choix des Thébains par Sigebert pour la rédaction d'une *Passio* n'est pas innocent à la fois à cause du titulaire du monastère de Gembloux, le thébain Exupère, mais aussi à cause de la montée en puissance du culte de ces saints impériaux<sup>20</sup>.

#### Des textes épars

Nous l'avons déjà dit : les textes ne manquent pas. Certains commencent à émerger du discrédit porté à leur rencontre avant la révolution hagiologique.

##### a. La *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas (vers 1145)

L'hagiographe, le chanoine Nicolas, transpose des éléments de l'histoire immédiate dans la biographie de Lambert<sup>21</sup>. Ainsi le grand prévôt Henri de Leez, futur évêque, est tel saint Hubert à Rome à la mort de saint Lambert et reçoit des signes célestes de son futur épiscopat. S'il est bien un évêque impérial, c'est bien Henri de Leez qui accompagne l'empereur en Italie et est nommé podestat de Milan. Dommage qu'il n'ait pu garder pour Liège les reliques des Rois Mages : d'après le chroniqueur Gilles d'Orval, qui écrit cent ans après les faits, il aurait dû les céder à son métropolitain Rainald de Dassel, archevêque de Cologne. On connaît la suite et le développement du culte des Rois Mages à Cologne<sup>22</sup>.

##### b. La mort d'Henri IV à Liège le 7 août 1106

Le décès de l'empereur à Liège et l'exposition de son corps donnent lieu de la part de la population à des scènes d'hystérie collective. Le vieux souverain d'abord enseveli à la cathédrale fut transféré à la nécropole impériale de Spire<sup>23</sup>. Les Liégeois s'opposèrent au transfert du corps. C'est Sigebert de Gembloux qui dans sa chronique rapporte les faits<sup>24</sup>. La fureur populaire ressemble à la *vox populi vox Dei*. Le propos était-il trop hardi, trop sulfureux

<sup>20</sup> Voir notre contribution aux Actes du colloque « Politique, société et construction identitaire autour de saint Maurice », éd. N. BROCARD, F. VANNOITI et A. WAGNER, Saint-Maurice, 2012, p. 407-418.

<sup>21</sup> R. ADAM, « La Vie de saint Lambert (ca. 1144-1145) du chanoine Nicolas et l'élection de l'évêque de Liège Henri de Leez (1145-1164) », *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, 111 (2000), p. 59-89 et ID., « La *Vita Landiberti Leodiensis* (ca 1144-1145) du chanoine Nicolas de Liège. Étude sur l'écriture hagiographique à Liège au xii<sup>e</sup> siècle », *Le Moyen Âge*, 111 (2005), p. 503-528.

<sup>22</sup> En dernier lieu notre article « Les fonts de Liège et Renier de Huy. *Fontes arte vix comparabiles* », dans *Mélanges X. Barral i Altet. Le plaisir de l'art au Moyen Âge*, Paris, 2012.

<sup>23</sup> G. ALTHOFF, *Heinrich IV.*, 2<sup>e</sup> éd., Darmstadt, 2008, p. 250.

<sup>24</sup> J.-L. KUPFER, « Dans quelle église de Liège le corps de l'empereur Henri IV fut-il déposé en 1106 ? », *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, 13, n° 266 (1994), p. 144-150.

pour que les hagiographes soient plus loquaces sur le déroulement réel des événements et osent la rédaction d'une *Vita* ?

### c. Le récit du voyage des Liégeois à Compostelle

Œuvre d'inspiration impériale et clunisienne, ce récit est connu grâce à Gilles d'Orval. Il aurait été rédigé entre 1095 et 1112 sous l'abbatiate d'Étienne le Grand de Saint-Jacques. Il rapporte le premier pèlerinage à Santiago par des gens du Nord à savoir en 1056 celui de Liégeois, sous la conduite d'un moine de Saint-Jacques de Liège. C'est le reflet de la position de l'abbé dans la querelle des investitures. L'attachement passionné de Liège à la cause impériale au plus fort des luttes entre le pape et les souverains germaniques a été notamment illustré par l'excommunication de son évêque Otbert en 1095, la retraite et la mort d'Henri IV à l'intérieur de ses murs en 1106. Le récit du voyage de Compostelle paraît avoir été un des moyens choisis par Étienne pour prouver sa reconnaissance à l'empereur : l'idée impériale, le Saint Empire y sont exaltés en la personne d'Henri III. La fidélité à l'empereur est mise immédiatement en vedette. D'autre part, la notion de prestige impérial est fortement marquée.

Quant à la notion de Saint-Empire, elle est bien illustrée par l'insistance du narrateur à employer les termes de Lotharingie et de Lotharingiens chaque fois qu'il s'agit du pays de Liège et des Liégeois. Jacques Stiennon a bien relevé la formule dans la déclaration même des pèlerins « *Patria nostra est lothariense regnum* », la solidarité à l'époque de la Lotharingie à l'Empire est une réalité vivante, exploitée par le texte<sup>25</sup>.

D'autres textes pourraient servir d'exemples. Ainsi : le prêtre Joconde dans sa *Vita Servatii* au XI<sup>e</sup> siècle se montre zélé partisan d'Henri IV, dont il fait les louanges avec son emphase habituelle. Il rend les adversaires du prince responsables des malheurs de l'Église et de la décadence de la piété. Les *Vitae Servatii*, *Servais* et *Domitiani*, Domitien, tous deux évêques de Tongres-Maastricht, dont on connaît les liens<sup>26</sup>, procurent une image semblable du pouvoir princier.

\*

En guise de conclusion, oserions-nous tenter un parallélisme entre art et histoire ? On parle beaucoup d'art mosan, et, à notre humble avis, on répète beaucoup de banalités, on enfonce des portes ouvertes, voire pire on exècre d'illustres prédécesseurs. Pour les Journées Lotharingiennes de Luxembourg,

<sup>25</sup> J. STIENNON, « Le voyage des Liégeois à Saint-Jacques de Compostelle en 1056 », dans *Mélanges Félix Rousseau*, Bruxelles, 1958, p. 553-581 et réimp. dans *Un Moyen Âge pluriel*, p. 181-207.

<sup>26</sup> Cf. nos articles « Vies & Miracles de saint Domitien (ca 535-549), évêque de Tongres-Maastricht et patron de la ville de Huy », *Analecta Bollandiana*, Première partie, 103 (1985), p. 305-351, et Deuxième partie, 119 (2001), p. 5-32.

il y a quelques années, nous avons relu l'ouvrage de Félix Rousseau sur le sujet et Alain Dierkens en avait tiré d'intéressantes conclusions<sup>27</sup>. Rédigeant récemment une notice de dictionnaire sur l'art mosan<sup>28</sup>, des doutes nous saisissaient à nouveau. Tant qu'un ouvrage n'aura pas fait le point sur le style mosan et décrit clairement ses caractères, le papier se laissera toujours facilement écrire. L'hagiographie mosane est, quant à elle, — statistiquement et qualitativement parlant —, une réalité. Un « laboratoire hagiographique impérial » peut avoir différentes acceptions. L'instrumentation politique et idéologique est bien entendu dans de nombreux cas évidente. En termes d'histoire de l'art, on pourrait déceler une tendance « pointilliste » significative, qui fait de la terre mosane un singulier atelier d'écriture hagiographique.

Au pignon (vers 1046) de la châsse de saint Hadelin de Visé, la figure du Christ guerrier évoquerait-elle l'empereur en pleine gloire ?<sup>29</sup> L'inscription identifie le Christ guerrier. Répartie sur cinq plaques de cuivre, une longue inscription, en vers léonins, faite de lettres gravées et dorées sur fond couvert de vernis brun, borde le pignon : « D(OMI)N(V)S POTENS IN PRELIO / BELLIGER IN SIGNIS TIBI / SIC BASILISCVS ET ASPIS / SVBDOLVS ATQ(VE) LEO SVBE / VNT REX IN CRVCE PASSO », ce qui pourrait<sup>30</sup> se traduire : « Le Seigneur puissant au combat. Ô guerrier insigne, à toi de la sorte, le basilic et l'aspic ainsi que le lion rusé se soumettent, ô roi, à toi qui as souffert sur la croix ». La représentation du Christ impérial acquiert tout son sens et tout son symbolisme dans une Lotharingie aux velléités féodales. En 1081, l'évêque mettra bon ordre dans son diocèse en y instituant la Paix de Dieu. L'autre pignon de la châsse montre le Christ couronnant Remacle et son disciple Hadelin. Se présente ainsi un surprenant mélange de saints, du Christ, et de l'empereur pour une élévation de reliques de saint Hadelin, vraisemblablement accomplie en 1046, par l'évêque de Liège Wazon (1042-1048), fidèle parmi les fidèles de l'empereur. Art et hagiographie en pays mosan se rejoignent ainsi dans le laboratoire du médiéviste dont nous n'avons fait qu'entrouvrir la porte.

<sup>27</sup> A. DIERKENS, « En guise de conclusion : existe-t-il un 'art lotharingien' ? », *Productions & échanges artistiques en Lotharingie médiévale*. Actes des 7<sup>e</sup> Journées lotharingiennes (1992), Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, 110 (1994), p. 221-230.

<sup>28</sup> *Dictionnaire d'histoire de l'art du Moyen Âge occidental*, éd. P. CHARRON & J.-M. GUILLOUËT, Paris, 2009, p. 644-646.

<sup>29</sup> C'est Jean Lejeune (« L'Art mosan et le diocèse de Liège. Les conditions historiques », dans *Art mosan aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Bruxelles, 1961, p. 35) qui aborde la question, relayé par Robert Didier et Albert Lemeunier dans *Trésors d'Art Religieux au Pays de Visé et saint Hadelin*, Visé, Collégiale Saint-Martin, 1988, p. 122-124, et Piotr Skubiszewski, cité par Robert Didier, p. 123, qui, une fois encore, avait vu juste.

<sup>30</sup> Il y a des interprétations différentes ; voir notamment L. HALKIN, « Les inscriptions métriques des fonts de Saint-Barthélemy à Liège et de la châsse de saint Hadelin à Visé », *Annales du XX<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, Liège, 1909, t. II, p. 592-596.